

# CARRIE (1950)

de WILLIAM WYLER

avec Laurence Olivier Jennifer Jones Eddie Albert  
Myriam Hopkins Ray Teal

George Hurstwood est un chef de famille respectable qui gagne confortablement sa vie sans être heureux. Il va donc tout abandonner pour vivre un amour désespéré. George jusqu'à sa rencontre avec Carrie, jeune provinciale fraîchement installée à Chicago, était victime d'une épouse détestable, acariâtre, uniquement soucieuse des apparences.

En 1950 aux États-Unis, le poids moral d'une société, qui n'est pas prête à accepter ni qu'un homme souhaite tout recommencer par amour, ni qu'une jeune femme s'abîme elle aussi par nécessité et veut transgresser ses origines, se pose en inquisiteur.

Le parcours de Carrie (Jennifer Jones, sûrement un de ses plus grands rôles avec « La Furie du désir » de King Vidor) est remarquablement traité par Wyler, tout en subtilité pour contourner la censure de l'époque. Lorsque à la rue et sans emploi, Carrie est contrainte de vivre chez Charles Drouet (Eddie Albert), un bonimenteur rencontré dans le train qui l'amène à la grande ville, une transition de plusieurs semaines la fait passer de la naïve provinciale à la fille perdue, par un simple dialogue anodin avec une fillette et un changement de coiffure. Le chignon et le chapeau strict laissent la place à des cheveux tombant pour signaler sa perte d'innocence avant que la situation ne nous le dévoile de manière affective. Une succession d'ellipses remarquables totalement intégrées au récit ne ralentit à aucun moment le fil de l'action. Du très grand art dans l'écriture filmique.

Après les parcours de Carrie et de George, orchestrés par des signes de destins difficiles, la lente et terrible déchéance sociale de George, animé pourtant par une volonté d'amour sincère nous émeut jusqu'aux larmes.

Laurence Olivier délivre dans ce film une de ses plus poignantes prestations. C'est l'histoire d'un homme ranimé à la vie par une fièvre amoureuse qu'il pensait éteinte et qui va tout risquer pour l'entretenir.

Maître de la transformation, Laurence Olivier fait passer cet homme beau, élégant, dans la force de l'âge à une véritable épave, au terme de multiples coups durs répétés qui semblent mener à une situation sans issue.

Jennifer Jones apporte de belles nuances à un type de personnage qu'elle connaît bien, en croisant fragilité et détermination. C'est vraiment une belle et grande comédienne qui nous fait comprendre que malgré les épreuves traversées elle reste fidèle à cet amour plus fort que tout.

Cet amour désespéré trouvera-t-il un autre possible dans un autre univers ?

Car jusqu'au bout, ces deux êtres sont amoureux l'un de l'autre et seule l'adversité -et qu'elle adversité- leur a mis des barrières si difficiles à franchir. C'est vraiment une œuvre magnifique, parmi les plus belles de William Wyler qui nous a donné d'autres chefs d'œuvres parmi lesquels « Vacances Romaines », « La Rumeur », « La Vipère », « Les plus belles années de notre vie », « Les grands espaces », jusqu'à « Ben Hur ».

Ici et comme dans ses autres films, l'utilisation de la profondeur de champ atteint une maîtrise totale de son langage cinématographique.

Cette profondeur correspond à une véritable ivresse du regard où tout est dit sans découpage superflu.

Ne l'oublions pas, William Wyler a été parmi les maîtres du cinéma américain classique, lui l'Alsacien.